

PROPOSITIONS

N° 84.

SUR L'UTILITÉ ET LA CERTITUDE DU PROGRÈS

EN MÉDECINE ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 2 mai 1831, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR CHARLÈS-QUYLÈRE LAFRANQUE, né à Dax,

Département des Landes ;

Ancien Elève de cette École et du Val-de-Grâce ; Bachelier ès-lettres
et Chirurgien Aide-Major breveté au 1^{er}. régiment de carabiniers.

Préférez toujours les productions naturelles de votre esprit aux
plus riches trésors empruntés de l'esprit d'autrui ; c'est quelque
chose de pouvoir dire avec HORACE : *Mero sum pauper in ære.*

YOUNG, Nuits, disc. prél., p. 33.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.

Anatomie

Physiologie

Chimie médicale

Physique médicale

Histoire naturelle médicale

Pharmacie

Hygiène

Pathologie chirurgicale

Pathologie médicale

Opérations et appareils

Thérapeutique et matière médicale

Médecine légale

Accouchemens, maladies des femmes en couches et

des enfans nouveau-nés

Clinique médicale

Clinique chirurgicale

Clinique d'accouchemens

MESSIEURS.

CRUVEILHIER.

ORFILA.

PELLETAN.

DEYEUX.

DES GENETTES, *Examineur.*

MARJOLIN, *Président.*

CLOQUET.

DUMÉRIL.

ANDRAL.

RICHERAND, *Examineur.*

ALIBERT.

ADELON.

MOREAU.

LEROUX, *Suppléant.*

FOQUIER.

CHOMEL.

DUBOIS.

BOYER.

ROUX.

DUPUYTREN, *Examineur.*

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

BAUDELLOCQUE.

BAYLE.

BÉRARD.

BLANDIN.

BOUILLAUD.

BOUVIER.

BRIQUET.

BRONGNIART.

COTTEREAU.

DANCE.

DEVERGIE.

DUELED.

MESSIEURS

DUBOIS.

GERDY, *Examineur.*

GIBERT, *Examineur.*

HATIN, *Suppléant.*

LISFRANC.

MARTIN SOLON.

PIORRY.

ROCHOUX.

SANDRAS.

TROUSSEAU.

VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MONSIEUR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL ,

BARON MAXIMILIEN LAMARQUE,

GRAND'CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR, DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT
DES LANDES.

*De toutes les faveurs qui accompagnent les travaux de l'esprit ,
la plus grande est celle qui les place sous l'égide d'un de ces noms
que l'avenir consacre.*

*Combien ne dois-je pas être honoré de voir à la tête de cet
opuscule celui d'un homme dont les opinions patriotiques, si digne-
ment exprimées à la tribune nationale, ont donné à mes sentimens
l'impulsion du progrès dont il est le plus ferme soutien !*

CH.-Q. LAFRANQUE.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR GÉNÉRAL

Bureau d'Administration LAMARQUE

Le Directeur de la Direction d'Administration, Paris le 10 Mars 1870

Monsieur le Directeur

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 2 Mars. Ce rapport a été rédigé par le service des Archives, et vous en trouverez le détail dans le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 2 Mars. Ce rapport a été rédigé par le service des Archives, et vous en trouverez le détail dans le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 2 Mars.

Le Directeur

AVANT-PROPOS.

S'il ne s'agissait toujours que de considérer le temps que l'on met dans ses actions pour en espérer les résultats, il arriverait sans doute qu'on n'aurait des choses complètes que très-rarement, attendu qu'il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir travailler avec la même activité : les uns sont temporiseurs par caractère ; d'autres se trouvent forcés de ralentir leur marche par nécessité, parce que la force des circonstances et une complexion trop faible de leur constitution les empêchent de soutenir le travail, malgré leur amour ardent pour lui : il y aurait donc injustice d'exiger de ces derniers qu'ils supportassent un fardeau qui est au-dessus de leurs forces ; il faut leur donner toute la latitude suffisante pour qu'ils atteignent le but. Le célèbre Young dit encore : « Le ciel nous vend tous les biens : le plaisir n'est point donné gratuitement à l'homme ; il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail est le prix que le Créateur

y a mis ; le travail amène et prépare le moment du plaisir. Trop d'ardeur à le hâter le détruit ; s'il est prématuré , il est nul. Il faut prendre la peine et se donner le temps d'être heureux. » (Nuits , t. 2 , p. 75 et 76.) L'illustre *Gall* partageait aussi cette façon de penser ; nous lui avons entendu dire un soir , à son cours *de l'anatomie et de la physiologie du cerveau* , qu'on ne doit jamais mettre trop de précipitation à publier le fruit de ses travaux , si l'on ne voulait plus tard encourir le risque d'amers regrets : « Si j'étais sûr , ajoutait-il , de vivre quatre cents ans , je ne ferais imprimer mon grand ouvrage que la trois cent quatre-vingt-dix-neuvième année. » Ces réflexions me fournissent un motif légitime de justifier le grand retard que j'ai mis à présenter ma dissertation inaugurale. J'ai composé un travail sur *l'état de la science et l'esprit du siècle en général* , ayant pour but de faire ressortir la prééminence des nouvelles méthodes d'enseignement sur les procédés anciens , et d'opposer le mouvement progressif aux idées rétrogrades , qui nous ont été si préjudiciables ; mais , retenu par un sentiment de méfiance que la gravité du sujet a fait naître , le trouvant d'ailleurs trop vaste pour une thèse , je me vois dans l'obligation d'y renoncer. C'est pour ne pas abandonner tout à fait le fruit de mes méditations que j'ose offrir des propositions sur le même objet , sauf à les développer dans mes discussions orales.

C'est en vain que je voudrais me défendre de la plus vive émotion, me trouvant en présence de ces illustres savans appelés de nouveau à faire fleurir la première école du monde. Après tant de changemens auxquels cette Faculté a été en butte sous le *système déplorable* d'une administration qui pesa naguères sur la France, ce n'est point sans un sentiment de justice et de satisfaction qu'on voit aujourd'hui la réintégration des anciens professeurs !

Mais, hélas ! combien de fois la mort n'a-t-elle pas empêché de grands hommes de revendiquer ici des droits aussi sacrés ! Et combien d'autres illustrations n'avons-nous pas encore à déplorer, quoique ayant pu échapper aux actes oppressifs du vandalisme dont la patrie vient enfin d'être délivrée pour toujours !

Bourdier, Corvisart et Pinel, Pelletan, Bouillon-Lagrange et Thillaye ; Royer-Collard, Moreau de la Sarthe ; et vous aussi qui nous consoliez de Bichat : Béclard, hélas ! qui peut nous consoler de vous ?.... Ames chères à tous les cœurs reconnaissans, à peine douze années vous ont vu successivement disparaître de ces lieux augustes pour jamais ! Mais vous surtout, mânes illustres de Hallé, de Percy et de Chaussier, que je ne saurais trop invoquer ; vous enfin, mémoires plus récentes de Vauquelin et de Desormeaux !....

Célébrités justement acquises , puissiez-vous toutes m'inspirer assez pour soutenir devant vos honorables successeurs et vos dignes émules le fruit des leçons que j'ai pu recueillir dans cette enceinte même pendant les six plus belles années de ma vie!

PROPOSITIONS

SUR L'UTILITÉ ET LA CERTITUDE DU PROGRÈS

EN MÉDECINE.

DISTINCTIONS A FAIRE DANS LES HOMMES ET LES CHOSES.

I.

La médecine est aussi ancienne que le monde; mais son origine est inconnue, parce que celle de la première organisation sociale se perd également dans la nuit des temps : il en est de même pour quelques autres sciences ou arts.

II.

Les institutions sociales n'ont pris de l'accroissement qu'avec le secours des sciences physiques ou naturelles : elles sont, comme la Médecine, filles de la nécessité, et les plus anciennes paraissent les plus utiles.

III.

Chaque génération a des caractères propres qui démontrent l'accroissement des lumières, et l'intelligence humaine croît à proportion

du développement des sciences ; or, plus nous avançons dans l'ordre social, plus nous obtenons d'améliorations en tous genres. Donc le mouvement *progressif* est un besoin, et le système *rétrograde* une calamité.

IV.

Chaque génération a eu à lutter avec quelques hommes de l'âge précédent : celle de nos jours ne voulant être guidée que par la philosophie rationnelle qui caractérise le XIX^e. siècle, réclame des faits positifs, et repousse les vieilles théories et les habitudes d'une autre époque comme des abus nuisibles. Dans le XVIII^e. siècle, et même dans des temps anciens, des poètes, des moralistes, des médecins ou autres hommes eurent des doctrines qui furent reniées par les générations subséquentes.

Un jour viendra, nous l'espérons cependant, où la génération qui s'élève ne sera pas en guerre avec la génération qui finit, et où le progrès n'excluera pas la stabilité. Peut-on craindre que, la lutte étant terminée, l'indifférence ne remplace le *progressif*, et que de la perfectibilité l'on ne revienne à une dégradation de l'esprit humain pareille à l'abrutissement du Bas-Empire ? Nous ne redoutons pas une semblable chute.

VI.

Les derniers siècles étant les plus instruits, les plus éclairés, par cela même nous sommes les premiers en toutes choses. Ceux que l'on appelle communément *anciens* n'ont vécu que dans l'enfance des temps ; ils n'ont pu rien savoir de ce qui s'est passé entr'eux et nous ; au contraire, nous pouvons jouir de cet avantage : donc l'*expérience* de l'ancienneté et de la raison nous appartient. Ainsi ce ne sont pas les siècles des Pyramides qui nous contemplent, comme on l'a dit, mais c'est nous qui contemplons ces quarante siècles.

VII.

Toutefois, les lumières étant en rapport avec l'état social, quand le développement de la civilisation est comprimé, leur essor se trouve en même temps arrêté : telle est l'histoire du moyen âge. Opprimée par le vandalisme chez presque toutes les nations, l'intelligence humaine n'a pu s'accroître, et onze siècles sont restés dans l'enfance ou dans la barbarie. Sans expérience et sans inventions nouvelles, la renaissance des lettres n'a pu s'opérer qu'autant que les esprits ont reconnu l'indispensable nécessité de remonter vers les découvertes de l'antiquité. Ce système était avantageux pour cette époque.

VIII.

Par tradition, l'habitude est arrivée à certains de nos contemporains étrangers au XIX^e. siècle, de *rétrograder* : ils adoptent préféralement les principes de cette méthode surannée ; or, ce qui était une obligation, un devoir même, il y a trois cents ans, est une erreur aujourd'hui, qui vient d'un manque de jugement.

IX.

En suivant les auteurs, dits anciens, de préférence à ceux qui dirigent aujourd'hui le progrès des lumières, on donne la preuve d'un mauvais goût ; l'on peut opérer, en outre, le découragement dans l'esprit de nos maîtres, sans qu'il puisse y avoir compensation, sans pouvoir encourager les premiers : on fait dès-lors tort aux autres, et l'on est soi-même dupe de son propre défaut de discernement.

X.

Il est donc essentiel de reconnaître la prééminence des auteurs modernes, dans notre art médical surtout, et de ne pas rejeter les in-

novations par cela seul que ce sont des innovations, ou en haine de nos contemporains et de nos compatriotes, ou enfin par jalousie, parce qu'ils montrent dans leurs œuvres un degré de capacité supérieur au nôtre.

XI.

Beaucoup de vieux partisans de l'opinion rétrograde ne deviennent les adversaires des auteurs modernes que parce qu'ils sont partis de faux principes, et ne peuvent suivre ceux qui, par une meilleure méthode, ont hâté les progrès des sciences; ils imitent les anciens, parce que l'intelligence des uns ne dépasse pas le degré de capacité des autres.

XII.

Les découvertes et les inventions utiles ou les progrès rapides des connaissances humaines, qui ont lieu depuis un demi-siècle surtout, sont dues au mode d'enseignement plus simple et plus méthodique, de Bacon, Descartes, Newton, Galilée et Condillac, définitivement adopté dans l'instruction publique. L'imprimerie est le principal aliment de la lampe intellectuelle; avant elle, les lumières étaient sombres, et avant ces grands hommes l'esprit des autres était obscurci. Comme l'a dit M. le professeur *Cuvier*: « Ainsi les sciences ne comptent réellement encore que trois siècles de travaux et d'efforts bien coordonnés. »

XIII.

La science qui a subi les plus grands changemens et qui a reçu les plus utiles améliorations, c'est la médecine. C'est elle aussi dont les progrès ont été les plus pénibles, parce qu'elle ne pouvait faire un pas sans s'éclairer des lumières de l'anthropotomie. Privée de ce flambeau, la médecine n'a été long-temps qu'un amas de règles et de notions fausses, que les hommes accueillaient avec l'avidité qu'enfante le besoin.

XIV.

Les auteurs modernes ont seuls , dit-on , élevé la médecine au rang des autres connaissances humaines ; cependant la philosophie , la physique et l'histoire naturelle ne s'élevaient pas au-dessus d'elle non plus au temps d'*Hippocrate*. Ce grand homme poussa l'art de l'observation en médecine au dernier degré de perfection. Mais l'anatomie , et surtout l'*anatomie pathologique* , bases uniques du diagnostic , sans lequel la pathologie n'est qu'une fausse théorie , manquaient alors à son art.

XV.

La science médicale est assez riche maintenant pour répondre aux besoins les plus urgents de la société ; néanmoins , malgré l'état assez satisfaisant où elle se trouve aujourd'hui , les connaissances qui constituent cette science sont loin d'être parvenues au degré de perfection qu'on peut espérer de leur voir atteindre un jour.

XVI.

Ce qui atteste le mieux les progrès de la médecine moderne , c'est qu'elle est dépouillée du jargon dont elle était revêtue , et que ceux qui adoptent les théories récentes s'entendent fort bien dans la pratique , car la vérité est une. Au contraire , il y a désaccord entre les partisans des théories surannées : ils ne s'entendent pas entr'eux sur le même sujet ; souvent aussi ils sont en contradiction avec eux-mêmes : leur opinion et leurs propres ordonnances de la veille diffèrent de celles du lendemain. Le vague , la routine et l'empirisme , voilà les principes sur lesquels ils établissent leur jugement.

XVII.

Toutefois , les connaissances des auteurs de l'antiquité ont servi de degré aux nôtres ; car à mesure qu'on avançait du connu à l'inconnu ,

les idées mères transmises par nos devanciers en ont suscité d'autres, et l'erreur même nous a servi à découvrir la vérité où l'on était souvent loin de la soupçonner ; c'est encore une preuve de la supériorité de notre expérience. Si donc les principes erronés ne peuvent plus nous servir, si les vieilles méthodes doivent définitivement être répudiées du mode actuel d'enseignement, ce n'est pas une raison pour mépriser tout à fait les œuvres des auteurs dits *anciens*.

XVIII.

A toutes les époques il s'est trouvé des esprits transcendans, ce sont surtout ceux-là qu'il faut consulter, mais ne pas les prendre pour guides : nous devons toujours préférer les auteurs les plus élémentaires ; d'ailleurs il faut se souvenir que l'autorité des grands noms n'est rien pour quiconque a un jugement sain ou qui n'est pas dominé par le préjugé. Devant l'esprit philosophique beaucoup de grandes réputations s'éclipsent, tandis que souvent le mérite sort d'où l'on ne soupçonnait d'abord que la médiocrité : preuve que le doute, qui consiste à ne croire ou à ne nier qu'après avoir vu, examiné attentivement, est indispensable à l'acquisition des connaissances positives, aux progrès dans les sciences.

La vérité doit être la loi de celui qui étudie philosophiquement les sciences ; quand on est sûr d'être dans le vrai, on doit dire avec fermeté : *Il faut être exclusif*. Ce n'est que dans l'incertitude qu'on peut admettre l'opinion suivante : *Il ne faut pas être exclusif*.

XIX.

L'imagination une fois frappée d'une idée primitive en est presque toujours dominée, quoique l'esprit puisse être convaincu, plus tard, de la fausseté du principe sur lequel repose cette idée. Le préjugé étant le seul lien qui retient les esprits faibles dans l'erreur, c'est le plus grand tyran de la raison ; il ne sera détruit qu'autant que l'édu-

cation maternelle reposera sur les bases de la philosophie rationnelle de nos jours : delà vient la nécessité d'instruire les femmes comme les hommes dans le jeune âge ; les impressions de la plus tendre enfance , de même que les premières inspirations de l'homme sont toujours les plus vives , les plus enracinées dans l'esprit , soit qu'elles reposent sur le *faux* ou sur le *vrai*.

XX.

Pour posséder une science ou pour la cultiver , il ne suffit pas d'un seul ouvrage sur chaque partie , ni de deux , ni même de quatre , il faut le plus parfait , et consulter tous les autres.

Les livres et les leçons ne nous apprennent point la médecine ; ils nous apprennent seulement à nous diriger dans son étude par les méthodes et l'ordre. On n'apprend à être médecin que dans les hôpitaux et les amphithéâtres , en suivant la pratique des grands maîtres.

XXI.

La philosophie ne reconnaît d'autres privilèges que dans l'inégalité et la diversité des talens. Avant donc d'accorder de la confiance à un médecin , il faut examiner s'il en est digne par lui-même , et non par ses aïeux. Le savoir est une acquisition , et non un héritage : une distinction est nécessaire entre le vrai médecin et le médocastre.

XXII.

Les plus *mauvais médecins* sont ceux qui rencontrent le plus de cas graves ; on doit donc les juger , non d'après leurs argumens ou leurs récits , mais d'après les résultats de leur pratique. Ce n'est pas en comparant deux faits , ni quatre , ni six , mais plusieurs. En médecine , comme en philosophie , on ne doit tirer des conclusions que d'après un grand nombre de faits.

XXIII.

Le mot *organicisme*, récemment employé, est utile pour démontrer les procédés à suivre, afin d'arriver à l'établissement d'un bon diagnostic. L'art de l'organicisme suffit seul pour prouver que la médecine n'est point un art conjectural.

Ceux donc qui ne croient pas à la médecine sont ceux qui ont le moins de connaissances dans cette science ; ils la confondent avec l'empirisme, que seuls les routiniers ou les faux médecins emploient.

XXIV.

Il ne faut pas confondre la routine avec la véritable expérience. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup vécu pour avoir beaucoup d'expérience, il suffit d'avoir beaucoup vu ou beaucoup réfléchi en comparant les choses. Un jeune homme de trente ans peut avoir plus d'expérience qu'un vieillard de quatre-vingts, lorsque celui-ci est dominé par l'empirisme, qu'il agit sans discernement ou en aveugle : ainsi l'expérience se tire de la capacité. Le savoir vieillit un jeune homme, l'ignorance fait d'un vieillard un élève ; ce qui manque à l'âge le talent le compense. Mais le médecin le plus habile est celui qui réunit à la vieillesse un savoir véritable : les années n'ont rien ôté à ses connaissances, l'âge a mûri son jugement. Non moins instruit que le jeune homme, plus habile dans l'art d'observer, il a encore par-dessus lui le précieux avantage d'une grande expérience. Il ne faut donc point partager l'opinion du peuple, qui croit devoir refuser sa confiance à des médecins du plus grand mérite, mais auxquels il ne peut pardonner leur jeunesse, tandis qu'il la prodigue inconsidérément à des vieillards indignes de toute estime. Expérience et vieillesse sont deux mots qu'il croit inséparables (*Zimmermann*), parce qu'il ne distingue pas l'expérience de la routine.

XXV.

Mais si les hommes ne reçoivent pas de la médecine tous les bienfaits qu'ils en peuvent espérer, ils ne doivent en accuser qu'eux mêmes, eux qui accordent si facilement à l'intrigue et au charlatanisme une confiance qui n'est due qu'au vrai savoir. Ils ferment les yeux sur les moyens que l'on emploie pour les séduire, et oublient que rien ne peut suppléer à l'application et à l'étude; que l'expérience n'instruira jamais celui qui ne sait pas la féconder par le raisonnement, et que la routine est presque toujours la source des méprises les plus funestes.

XXVI.

Plus justes dans leur jugement, les hommes éminens de l'antiquité furent plus favorables à la médecine, dont l'union aux sciences naturelles était, selon eux, de toute nécessité; ils firent la distinction entre la vraie médecine et le charlatanisme, dont une classe de jongleurs fit métier; ils blâmèrent ces renouveurs de profession qui parcouraient l'ancienne Bizance.

Les Indous et les Babyloniens ne cultivaient pas moins bien les arts et la médecine. Les Égyptiens surtout établirent des règles fixes pour réprimer la témérité des charlatans. Le peuple hébreux imitaient ce dernier dans les cérémonies pour les malades et les morts. Ils eurent pour rois des *prêtres médecins*; mais les premiers n'avait point la signification d'aujourd'hui. Enfin la médecine chez les Chinois jouissait également de la plus haute considération déjà depuis quarante siècles. *Chin-nong* et *Haong-ti*, deux de leurs premiers empereurs, composèrent des ouvrages sur notre art il y a plus de trois mille ans. L'empereur *Kang-hi* était médecin et physicien.

XXVII.

Toutefois l'ancienne Rome traita pendant plusieurs siècles les mé-

decins avec moins d'égards; comme elle les repoussa de son sein, plusieurs critiques en ont conclu que dans notre temps l'on pourrait aussi bien se passer de médecins que les Romains. « Mais l'on ne réfléchit pas que ce peuple, alors uniquement occupé à tuer, ne faisait nul cas de conserver la vie. Comment donc en usait-on à Rome quand on avait une fièvre putride, une fistule à l'anus, un bubonocèle, une fluxion de poitrine? On mourait. » Réponse très-juste de Voltaire. Mais ce grand homme ne fait point connaître le motif qui déterminait les Romains à répudier les médecins, et celui qui détruisit leur prévention contre toute médecine. Le voici : le charlatan meurtrier et l'empirique routinier, ou le mauvais médecin, provoqua la première mesure; au contraire le médecin philosophe ou le bon médecin, en donnant des preuves de savoir et de philanthropie, revendiqua la confiance que mérite le véritable art de guérir. Archagatus n'était point le médecin, Asclépiade n'était point le charlatan. Autant celui-ci mérite les honneurs, autant le premier s'est à juste titre attiré l'animadversion publique.

XXVIII.

On doit d'après cela sentir la nécessité qu'il y a de ne plus confondre le *routinier* et le *médecin véritable*. Chez celui-ci on trouve : désintéressement, modération, douceur, modestie, bonté, honneur, courage, aménité, décence, gravité, juste appréciation des choses, conviction intime de l'existence d'un Être Suprême, enfin toutes les vertus recommandées par la morale et la philosophie, tandis que les vices contraires à ces qualités se trouvent ordinairement chez le faux médecin. L'observation est muette pour le médecin routinier, l'étude lui devient inutile; avec l'aide des formulaires et des spécifiques il franchit toute difficulté.

XXIX.

C'est ordinairement dans les hôpitaux qu'on trouve le plus de médecins routiniers : la rapidité avec laquelle les yeux du médecin

hospitalier passent devant des objets trop multipliés ne lui permet pas de la fixer : ainsi, un médecin qui n'est pas doué de l'organisation heureuse et de l'esprit réfléchi que demande l'art d'observer, peut avoir vu beaucoup de malades et manquer entièrement d'expérience

XXX.

Ce système de routine est un grand fléau pour la médecine en général, mais qui doit plutôt être reproché au reste de la société qu'aux médecins eux-mêmes, parce que, 1°. le peuple le favorise en s'y soumettant trop souvent ; 2°. le monde en ne le condamnant pas assez ; 3°. les autorités en négligeant de faire exécuter les lois qui s'évissent contre le charlatanisme ; 4°. l'administration supérieure en n'accordant pas la réforme tant réclamée par la médecine sur son organisation juridique.

XXXI.

Les malades des hôpitaux se plaignent avec juste raison de n'être pas assez écoutés par leurs médecins : qu'ils adressent leurs plaintes aux autorités qui les ont rendues justes, en ne multipliant pas assez les places de médecins dans les établissemens consacrés à l'humanité souffrante, et en ne rétribuant pas assez les hommes qui exercent l'art de guérir. Si ce cri de l'humanité et de la médecine était écouté ; alors le praticien, dégagé d'une surabondance d'occupation et exempt d'inquiétude sur sa propre existence, tournerait au bénéfice de l'humanité les bienfaits particuliers qu'il en recevrait. Mais depuis quarante ans une amélioration est promise..... et l'on temporise encore.

XXXII.

Le vrai médecin est plus religieux que les religieux de profession ; car ceux-ci permettent souvent des viandes à ceux qui ne peuvent les supporter, tandis qu'ils refusent le régime animal à ceux qui sont

débilités par une longue maladie , la misère ou la suite de grandes privations accidentelles. Le médecin apprécie les circonstances où se trouve l'individu pour prescrire ou défendre un régime qui convient à la santé.

XXXIII.

Deux médecins peuvent avoir également raison , et parvenir au même but , quoique adoptant des vues contradictoires et prescrivant un traitement opposé.

La divergence d'opinions peut servir à la consolidation et au perfectionnement de la science , mais l'opinion de la routine ne peut être mise en ligne de compte.

XXXIV.

Anciennement la médecine proprement dite et la chirurgie restèrent unies , ce ne fut que d'après le concile de Tours que l'art de guérir fut morcelé : les prêtres prirent la première partie en partage , et abandonnèrent l'autre aux laïques illétrés , de sorte qu'il n'y eut point de médecine ni de chirurgie véritables dans ce temps de barbarie. La nouvelle génération tend à reformer l'alliance ; mais trop de médecins *spéciaux* tiennent encore aux préjugés du moyen âge et dédaignent la chirurgie , de sorte qu'ils ne sont médecins qu'à demi. Le parfait médecin , c'est celui qui est chirurgien en même temps ; il reconnaît que des maladies internes et des maladies réputées chirurgicales peuvent avoir des symptômes communs. Ainsi , vouloir être médecin sans être chirurgien , ou chirurgien sans être médecin , c'est ne vouloir être ni l'un ni l'autre ; c'est vouloir être un faux médecin ou bien un simple barbier. Il n'y a point , au reste , à proprement parler , de maladies chirurgicales , il n'y a que des moyens chirurgicaux. Un jeune homme peut être un grand médecin , il est difficile qu'un vieillard soit grand chirurgien. *Celse* veut que le chirurgien ne soit point trop âgé ; il a raison.

XXXV. Le médecin-vétérinaire

On voit beaucoup d'officiers de santé, dans la capitale surtout, qui, n'osant pas usurper le titre de *docteur*, prennent cependant celui de *médecin*, afin d'en imposer davantage aux yeux du public, qui ne suppose pas, non sans raison, qu'on puisse exiger un demi-savoir, et confond ainsi l'un avec l'autre, comme il confondrait les colonels avec les chefs d'escadron, parce qu'ils sont tous compris dans la même classe d'officiers supérieurs, ou le lieutenant-général avec le maréchal de camp, parce que celui-ci, comme le premier, possède le titre d'officier-général. Il est vrai qu'on trouve des officiers de santé possédant autant de capacités que certains médecins proprement dit, comme il y a des commandans plus capables que quelques colonels de conduire bien un régiment. Mais, toutefois, il faut que le public sache faire la distinction, et apprenne qu'il est beaucoup plus facile d'acquérir un *certificat du titre d'Officier de santé d'un Jury médical de département* que d'obtenir, au contraire, le *diplôme du grade de Docteur en médecine ou de Médecin* : on délivre le premier moyennant une dépense de 250 francs, tandis qu'il en faut faire une de 2,000 francs pour le diplôme de médecin; en outre, pour mériter celui-ci il faut être bachelier ès-lettres, avoir étudié pendant cinq ans dans l'une des trois Facultés, et prendre chaque trimestre son inscription, qui se paie 30 frans : il en faut seize. Puis vient le moment des examens : il en faut passer cinq publiquement, dont deux en latin; les questions se font par cinq professeurs de la Faculté, qui vous interrogent sur toutes les connaissances profondes de la médecine et des sciences accessoires. Un sixième examen est, en outre, indispensable; c'est la thèse, simple formalité qu'il faut toutefois remplir, mais plus commodément, parce que la matière est au choix du candidat, et que celui-ci a le droit de répondre en maître pour soutenir ses opinions : il est donc rare d'être renvoyé, quand on parvient à ce point; néanmoins on peut l'être.

Au contraire , pour être apte à obtenir le *titre d'Officier de santé*, il n'est même pas nécessaire de mettre le pied dans une faculté de médecine ; il n'est besoin que de suivre la pratique d'un docteur ou d'un hospice pendant trois années , et passer dans son département même , au moment des vacances , trois examens sur les *éléments de l'art chirurgical* : ces examens se font ordinairement à huit - clos dans une chambre de l'hospice ; les interrogations sont faites par les membres du Jury au nombre de quatre , savoir : un médecin , un chirurgien et un pharmacien du lieu , et un professeur de la Faculté la plus voisine , qui vient pour présider. Si ces examens se faisaient avec moins d'indulgence , l'on aurait moins à se plaindre de la capacité des officiers de santé et des apothicaires ; mais le jury médical ne peut se montrer plus exigeant que la loi , qui ne demande que des demi-savoirs ou des quasi-savans pour exercer notre profession dans les campagnes ; comme si la santé et la vie d'un villageois n'était pas aussi précieuse à l'État que celle du citadin. Les officiers de santé , au reste , n'ont le droit d'exercer la chirurgie que dans les limites de leur département et avec l'autorisation préalable du préfet ; le docteur peut exercer dans tout le royaume.

Ces remarques ont été souvent faites par d'autres , moins pour humilier les bons officiers de santé que pour les tirer de la position fâcheuse où ils se trouvaient , en réclamant la suppression de ce titre insignifiant , et pour que la loi n'admette désormais qu'une classe de médecins , tous également instruits dans toute l'étendue de l'art.

VUES SUR LA PHYSIOLOGIE PHILOSOPHIQUE.

XXXVI.

La vie des individus est liée à la vie générale de la nature : quatre agens des lois organiques l'entretiennent dans tous les corps sans exception ; ils sont invisibles , impondérables , mais on reconnaît leur existence d'après leurs effets : il est possible qu'on parvienne à dé-

montrer leur identité. La vie ne s'entretient que par la stimulation ou irritation ; cette stimulation est communiquée à nos organes par les agens extérieurs avec lesquels ils sont en rapport , et la mort survient par l'épuisement produit le plus souvent par l'excès. La vie est donc une sorte d'équilibre entre deux degrés de stimulation. L'équilibre parfait dénote la santé ; lorsqu'il est détruit , qu'il y a surcroît d'action dans un ou plusieurs organes , ou qu'il y a diminution de cette énergie , il y a manque ou altération de la santé , défaut d'harmonie dans l'action des organes , qu'on nomme *maladie*.

XXXVII.

Cependant toutes les maladies ne proviennent pas de là. La vie s'éteint quelquefois sans qu'on puisse savoir comment : sans accident , sans lésion organique , sans obstacle au cours du sang ni peut-être aux fonctions des nerfs ; tout paraît bien constitué , et cependant la vie a cessé !

Quoi qu'il en soit , la maladie est ordinairement un état *anormal* , un passage de l'état physiologique à l'état pathologique , et rien de plus.

XXXVIII.

Les individus ont tous des manières particulières de vivre. Comme ils sont naturellement divisés en espèces , chaque espèce a un genre particulier de vie : c'est ce qui constitue les sympathies d'imitation ou d'action. Ces conformités de goûts rapprochent les individus d'une même espèce pour veiller à sa propre conservation. Des espèces différentes peuvent également sympathiser , mais non aussi intimement : l'homme , par ses goûts d'association , est le plus porté à se rapprocher des autres êtres et à vivre avec eux ; il ne repousse que ceux qui seraient nuisibles à sa propre conservation ; il a un penchant plus décidé pour ceux qui ont une structure qui se rapproche le plus de la sienne.

XXXIX.

De même qu'un être particulier a un type , qu'il vit à sa manière , comme il est composé de *parties élémentaires* qu'on nomme *organes* , chacune d'elles a également une vie qui lui est propre , mais qui ne peut se maintenir isolée ou indépendamment du tout : la vie particulière de chaque organe est donc subordonnée à la vie des autres organes qui composent avec lui l'individu ; sans cette association il n'y a point de vie. Toutefois la mort d'une partie peut avoir lieu , les autres alors reçoivent un surcroît d'action. Ce dernier effet ne se reproduit pas parmi les individus : comme ils se reproduisent , l'espèce à laquelle ils appartiennent ne se modifie pas par l'absence de quelques-uns. Mais , de même qu'un organe ne saurait vivre seul , un être particulier ne vivrait pas non plus éloigné de tous les autres êtres appelés à partager la vie générale départie à la nature par le Créateur.

XL.

Nous apportons en naissant des *aptitudes* ou des *propensions* qui peuvent être favorisées ou contrariées par l'exercice des organes intellectuels , suivant que l'éducation qu'on reçoit se rapporte plus ou moins à ces *dispositions* : de là peut provenir la différence des *capacités*. Ces dispositions peuvent, au reste, entièrement disparaître par la puissance de l'habitude que prend l'enfant à imiter les actions des personnes qui l'élèvent : de là l'utilité du bon choix d'une nourrice , qui ait de bonnes mœurs et soit tout à fait dépourvue de préjugés.

XLI.

L'*exercice* est le stimulant le plus énergique des organes, il leur donne un surcroît de vie. Mais tous les organes ne peuvent pas en même temps être surexcités de la sorte : ce que les uns gagnent par l'exercice ,

les autres le perdent par la diminution d'action ; cette règle est générale pour tous les êtres vivans comme pour tous les organes de chaque individu. En réfléchissant , par exemple , sur le cerveau , l'on sent qu'il peut être formé d'une infinité d'organes disposés à remplir des fonctions différentes.

XLII.

L'habitude est une seconde nature, dont il faut, dit-on, respecter les lois : oui , lorsque ces lois ne sont point contraires aux intérêts de l'individu ou de la société. Dans ce cas , une nouvelle éducation serait nécessaire pour ramener l'individu à l'état normal ; mais au lieu de faire passer brusquement le sujet d'un genre de vie à un autre , il y a des degrés à parcourir et des ménagemens à observer. La puissance qui a donné une habitude peut en donner aussi une contraire. C'est une erreur de croire qu'on ne puisse point quitter une habitude. La meilleure , dit J.-J. Rousseau , est de n'en pas prendre : cependant , une vie régulière a ses avantages comme elle a ses inconvéniens ; mais , pour le bonheur , il faudrait être certain de conserver toujours cet état ; or , rien n'est sûr dans la vie. C'est donc par prévision , et pour éviter de fâcheux inconvéniens , qu'il ne faut pas s'asservir aux trop fortes habitudes.

XLIII.

Tous les êtres ne sont pas en même temps en action , les uns reposent quand les autres agissent ; les organes des animaux et des végétaux se trouvent dans une disposition pareille : les uns sommeillent quand les autres veillent ; ils reposent quand les autres agissent. Dans le sommeil propre du cerveau il y a toujours quelque organe cérébral qui veille ; celui qui préside à notre propre conservation est le plus souvent en action , il repose le moins. Vient ensuite celui de l'intérêt particulier : or , comme les intérêts sont différens selon les goûts et changent d'un jour à l'autre , celui du calcul actionne les autres , et

lui-même se trouve influencé par les besoins que lui manifestent les autres organes de l'économie. Il n'y a pas de repos absolu, tout se meut constamment dans la nature : il n'y a de différence que dans le degré d'action ; de la mort même surgit un autre genre de vie.

XLIV.

Comme il y a rarement de l'uniformité ou un équilibre parfait dans l'exercice fonctionnel de nos organes, le surcroît d'action de l'un ou de plusieurs organes peut avoir lieu sans qu'il y ait trouble ou dérangement de la fonction ; mais la surabondance des stimulus que perçoit ordinairement l'organe le dispose singulièrement à passer de l'état physiologique à l'état pathologique. Les *tempéramens* et les *idiosyncrasies* sont basés sur cette théorie. L'idiosyncrasie est une disposition particulière à chaque individu : chacun devient malade à sa manière, comme il a été reconnu qu'il vit aussi d'une manière propre ; c'est à dire que de plusieurs individus placés dans les mêmes conditions ou exposés à l'influence des mêmes agens physiques, les uns se trouvent affectés d'une maladie, les autres d'une autre : un coup de vent humide ne produira rien chez un sujet bien constitué ; il peut donner à un autre une pleurite ou une pneumonite, à un troisième une entérite ou une gastrite ; un quatrième sera atteint d'une cystite, etc. Tout cela dépend de la manière d'être individuelle.

XLV.

Chaque tissu en particulier vit et s'affecte également à sa manière. Comme ils entrent dans la composition des organes plus compliqués, qu'ils vivent tous d'une manière intime, qu'ils sont liés par des sympathies ; plus ces sympathies sont prononcées dans l'état de santé, plus elles s'annoncent aussi dans le cas de maladie ; de sorte que la maladie d'un organe, pour peu qu'elle persiste, se communique bientôt à celui avec lequel ce dernier se trouve le plus en relation par

des fonctions à peu près analogue : où il y a identité d'action, il y a coïncidence d'affection ou d'altération (BICH.). Si donc les remèdes ne peuvent être dirigés sur l'organe même primitivement affecté, ils peuvent l'être indirectement en les plaçant sur celui qui sympathise le plus avec lui. Une maladie semblable paraît différente chez deux sujets d'un tempérament opposé.

XLVI.

La vie de nos organes réside surtout dans le système nerveux et le sang, et se trouve distribuée dans toutes les parties du corps, au moyens de ces deux agens. Un organe peu essentiel pourrait être privé du premier système et vivre; mais jamais du système sanguin. Nul des cinq principaux organes, les *poumons*, le *cœur*, le *cerveau*, le *prolongement rachidien* et l'*estomac* ne pourraient supporter la privation des nerfs pas plus que celle des vaisseaux sanguins, sans que l'existence du sujet fut compromise. Tous les autres organes vivent par leur action simultanée.

XLVII.

C'est surtout dans l'association de ces cinq viscère que résident les grandes sympathies, qui, dans l'état anormal, sont constituées en phénomènes généraux de tous les tissus élémentaires, qu'on appelait *fièvre essentielle*. Cette fièvre ne présente pas toujours le même aspect ou un caractère semblable; le tempérament et le degré plus ou moins grand d'irritation, voilà les seules différences à établir dans la théorie des fièvres essentielles. L'étude des lésions de la *moelle épinière* est la plus importante, surtout dans la théorie des fièvres intermittentes.

XLVIII.

Si la théorie du professeur *Broussais*, sur laquelle repose cette opinion sur les fièvres, ne satisfait pas et qu'elle soit récusée, j'invoque

les assertions du célèbre *Portal*, qui sont également étayées par les faits matériels. Déjà en 1801 ce savant professeur disait dans son cours public au collège de France : « Les fièvres se marient facilement ensemble ; j'ai vu des malades avoir eu toutes les fièvres, et mourir d'une fièvre maligne. J'ai tenu note, ajoutait-il, de quelques-une de ces fièvres qui ont ainsi dégénéré ; et ces observations m'ont conduit à dire, qu'il n'y a qu'une fièvre qui se modifie diversement ; que le traitement est en général le même, et doit être approprié aux symptômes dominans. Les espèces sont établies par des médecins qui ne voient point de malades. » (Notes du cours oral de M. *Portal*, de l'an 9, voir Manuel de santé du doct. *Robert*, 2 vol. in-8°, 1804.

XLIX. *Fièvre par absorption de poison*

Les chirurgiens du temps passé, qui négligeaient l'étude de ces fièvres, et qui en avaient toutefois assez souvent à traiter chez les blessés ou autres malades du ressort de la chirurgie, sans jamais s'attacher aux diverses dénominations et à leurs divisions créées par les nosologistes, les traitaient toutes par la diète, les saignées, la limonade ; ils obtenaient du succès, et ils étaient, sans s'en douter, meilleurs médecins que les docteurs eux-mêmes. Mais ils eussent bien mieux réussi encore, s'ils eussent fait un moins grand usage du tartre stibié et des purgatifs.

I.

Celui qui possède à fond la physiologie et l'hygiène peut être un excellent praticien, et faire peu de cas de la pathologie générale, de la théorie pathologie et de la thérapeutique. Je suis loin de nier l'utilité de ces branches médicales ; mais bien connaître les organes de l'homme dans leurs états différens, apprécier les effets immédiats des modificateurs hygiéniques, voilà les deux points importans.

LI.

Celui qui néglige l'étude de l'anatomie pathologique et de l'hygiène , et qui s'attache plutôt à trouver des prétendus spécifiques ou des panacées n'est pas médecin ; il peut en posséder le titre et la robe ; mais ce n'est réellement qu'un médocastre , un routinier qui mérite d'être exécré du monde entier : c'est pour l'humanité un fléau , sinon pire que la guerre et les maladies , du moins aussi affreux que ces maux.

LII.

Il n'y a point de véritable philosophie sans physiologie , point de vraie médecine sans physiologie : la médecine est donc sœur de la philosophie ? Aussi , aux yeux du médecin éclairé , ces deux sciences sont-elles inséparables ; il est impossible que l'une fasse des progrès sans l'autre. Beaucoup de savans , théoriciens ou doctrinaires se croient philosophes , mais ils n'ont qu'un faux vernis de philosophie.

LIII.

Le meilleur médecin est celui qui guérit le plus sûrement et le plus promptement , *tuto celeriter et jucundè*. Le routinier ou l'empirique guérit rarement une maladie , sans greffer dans l'économie un autre mal dix fois plus dangereux ; mais comme une affection *latente* (cachée) reste inaperçue au malade et aux assistans , aussi ignorans que leur médocastre , celui-ci travaille toujours à se faire un mérite qu'il n'a point ;

LIV.

Le parfait philosophe est l'apôtre de la vérité et de la raison ; il s'attache peu aux vaines théories scolastiques , et s'efforce de détruire

les préjugés de la société. Sans être très-instruit, on peut-être véritablement philosophe ; on rencontre des hommes du peuple, et même des femmes, plus philosophes que certains professeurs de philosophie : il suffit donc d'avoir un jugement solide et quelque étude de soi-même pour être philosophe.

LV.

La meilleure médecine, la plus rationnelle, celle du progrès enfin, est celle qui repose sur les bases de l'*anatomie pathologique*. Une secte de médecins la nomment *médecine physiologique* ; une autre lui conteste ce titre, et lui donnent celui de *médecine organique* ; enfin une troisième veut établir un nouveau genre d'*éclectisme*, sans s'écarter toutefois, quant au fond, des mêmes principes. La médecine physiologique signifie *médecine des fonctions*, mais ne peut exclure la considération des organes ; la médecine organique ne peut pas non plus séparer les fonctions des organes : un organe ne peut être formé sans l'aide des fonctions ; et l'on ne peut concevoir une fonction sans organe. De même le trouble d'une fonction suppose la lésion d'un organe, ou bien l'altération visible d'un organe fera juger de l'aberration de sa fonction. Ces expressions supposent un état dans l'économie qui n'est pas l'état ordinaire de la vie : c'est l'absence de la santé qu'on appelle *maladie*.

CARACTÈRES DE LA MALADIE.

LVI.

Les anciens se sont singulièrement mépris sur le véritable caractère de la maladie ; beaucoup trop de modernes encore pensent comme eux, et veulent cependant passer pour hommes du progrès ; ils cultivent avec fruit l'*anatomie pathologique*, et ne négligent aucun autre moyen d'instruction, tant ils sont désireux de décou-

vrir la vérité, et de ne pas être dépassés par l'opinion en médecine ; d'autres, au contraire, luttent toujours contre l'opinion : *vains efforts, elle ne rétrogradera point !* Enfin, philosophiquement parlant, il n'existe pas d'êtres maladies ; il ne peut y avoir que des états différens de maladie, comme de *santé*, où, en d'autres termes, une maladie n'est qu'une déviation plus ou moins profonde de l'état de santé, et non un être nouveau qui ait une existence propre et indépendante des organes. L'état de santé étant dans la nature et le but de l'économie, il est évident que la maladie est un état forcé et qui éloigne du but de l'organisme. Ainsi, nous considérons les organes sains ou en santé, ou bien malades ; donc santé et maladie sont deux *mots* contraires comme *bon* et *mauvais*, ou *avantageux* et *nuisibles*. Quand cessera-t-on de prendre la maladie pour une *chose* ? Nous en appelons à l'observateur philosophe.

LVII.

Toutefois un professeur distingué, après avoir posé en principe, qu'il ne peut exister que des organes et des fonctions, des organes sains, des organes malades (Cours de Clinique médic., t. 2, p. 6), en tire cette conclusion : « Les maladies naissent, croissent, décroissent et finissent comme tous les êtres de la nature ; dès le moment qu'elles sont, qu'elles existent, elles sont des êtres. Ce n'est point ici de l'ontologie, ce sont des *êtres matériels* ; l'irritation est aussi un être réel bien existant. » (*Ibid.*, t. 3, p. 56.)

D'après cette dernière assertion, il semblerait que l'irritation n'est point un état propre à la vie ; ce n'est point ce que nous avons dit précédemment. Or, faire de l'irritation, comme de toute maladie, un être personnifié, palpable, n'est-ce pas entendre aussi que la santé est un *être matériel* ? Car comme elles, et plus naturellement, la santé naît, croît, décroît et finit.

LVIII.

Nous sommes environnés d'agens irritans, sans lesquels il n'y aurait

point d'existence pour nous : ainsi , pour que l'irritation ne soit plus un état naturel de nos organes , il faut qu'elle passe à l'état de *sur-irritation* ou d'*abirritation* ; alors, et seulement alors, l'irritation est un état de maladie ; autrement elle constitue celui de santé. Les maladies les plus fréquentes de l'homme sont des surirritations , que l'on nomme simplement *irritation* en pathologie , attendu que ce mot est rarement employé en physiologie. C'est l'abus trop ordinaire que nous faisons , dans l'état social , des agens irritans ; c'est faute de n'en pas savoir proportionner les doses aux besoins présens de nos organes et de l'entretien de la vie , qui rend ces maladies si communes ! En définitive , le mot *irritation* , pris non pas dans son acception philosophique , mais comme on l'entend journellement , désigne une exagération physiologique , un passage de l'état régulier ou normal des organes et des fonctions à un état contraire , irrégulier ou anormal ; de l'état naturel ou physiologique à l'état contre-nature ou pathologique : c'est l'accroissement de l'action organique d'une partie , et rien de plus.

LIX.

Mais sans être des entités , la *surirritation* et l'*abirritation* n'en sont pas moins des maladies réelles , puisqu'elles sont des états contraires à la santé ; rarement l'on rencontre des abirritations ou maladies par faiblesse : celles que l'on prend ordinairement pour telles sont de pures phlegmasies viscérales chroniques d'une nuance latente. Il faut y bien prendre garde , pour le bien de l'humanité , plus encore que pour l'honneur de l'art et la réputation du praticien.

LX.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces importants sujets de l'irritation et des maladies latentes , que l'on prend trop généralement pour des névropathies et des *atonies* ; nous tâcherons de suppléer à cette lacune dans la discussion orale de ces propositions. Toutefois , disons ici

que le produit de l'irritation, ou les inflammations ont été divisées en *aiguës* et *chroniques*, suivant le temps de leur durée, et que cependant aucune maladie n'a point réellement de durée fixe; que l'ancienne théorie des crises surtout était arbitraire, et qu'on ne doit plus s'y attacher; qu'on peut avantageusement les remplacer à l'aide des modificateurs de nos organes; et que, après tout, la durée de la maladie est subordonnée aux circonstances atténuantes ou provocatrices du surcroît d'action organique.

LXI.

Rien ici n'est absolu, tout est relatif : deux maladies semblables, provoquées avec la même violence chez deux individus différens et au même instant, peuvent présenter des phénomènes tels, que dans l'un l'affection paraîtra à l'état aigu, tandis que l'autre offrira la nuance subaiguë. Bien plus, ces caractères différens s'observent chez le même sujet, mais disposé autrement dans un temps que dans l'autre. Eh puis, ajoutez foi à l'efficacité des crises ! Il est à remarquer aussi qu'une inflammation qui paraît aiguë lorsque son siège est sur un organe excitable, qui jouit d'une vitalité très-prononcée, comme l'œil, le pōumon, le cerveau, l'estomac, par exemple, paraîtra *chronique* sur des organes dont la lymphe et autres fluides prédomineront sur le sang et les nerfs. Ainsi l'état chronique ne doit pas précisément désigner l'état d'ancienneté : une maladie peut à son début paraître aussi chronique qu'au déclin. La chronicité d'une affection doit donc s'entendre pour l'état au-dessous de l'aigu.

LXII.

Anciennement l'on connaissait fort peu les affections chroniques, et l'on n'en soupçonnait même pas de latentes : il a fallu que le flambeau de l'organicisme, car j'ai besoin de ce mot, ou la comparaison des phénomènes extérieurs des maladies avec les désordres cadavé-

riques qui les déterminent , que ce flambeau , qui repose sur l'anatomie pathologique , vienne nous éclairer. La méprise que l'on commet encore journellement dans la pratique , sur le caractère propre de ces maladies ou sur leur diagnostic , est la cause d'une foule d'autres erreurs dans la thérapeutique : c'est donc au défaut de bien observer avec attention tous les organes les uns après les autres , c'est à cette négligence que nous sommes redevables de la funeste préconisation des remèdes *spécifiques* ou plutôt de poisons.

LXIII.

Je ne sais ; mais je crois que le diagnostic des maladies aiguës n'était guère connu avant l'époque de *Morgagni* : cela n'est pas difficile à comprendre. Aujourd'hui même beaucoup de médecins prennent des phénomènes de maladies pour des maladies véritables ; tels , par exemple , les paralysies , les convulsions , les tétanos , les hydropisies non essentielles , etc. ; il faut alors remonter à l'organe primitivement affecté et qui donne lieu à de tels désordres : l'encéphale , le rachis , les séreuses du thorax et de l'abdomen , voilà les organes que le médecin du progrès doit avoir en vue lorsque ces prétendues maladies s'offrent à son œil observateur. Il en est de même pour le carreau : c'est un engorgement des glandes mésentériques , qui se développe à la suite d'une phlegmasie sympathique à laquelle l'entérite donne lieu. Les furoncles provoquent également de ces inflammations des glandes lymphatiques qui les avoisinent ; si elles durent moins , c'est que la phlegmasie essentiellement gangréneuse dont il s'agit ne persiste pas autant qu'une entérite chronique : il n'y a de différence que du plus au moins. Ce que nous disons de l'entérite par rapport au carreau n'est pas moins applicable à la bronchite ou catarrhe pulmonaire chronique , relativement à la phthisie tuberculeuse.

LXIV.

Parce que toutes les maladies n'ont pas été connues dans les pre-

miers âges , il ne s'ensuit pas qu'il faille nier leur existence. Aux époques de l'antiquité les hommes d'alors avaient la même structure et des organes semblables à ceux d'aujourd'hui ; ils étaient de même en rapport avec les agens excitateurs des trois règnes qui nous environnent ; cela suffit pour être convaincu que toutes les maladies ont toujours existé ; je n'en excepte pas même la syphilis , dont l'origine , dit-on , remonte seulement au temps de Christophe Colomb : *La vérité ne commence pas d'être*, dit le célèbre auteur des Provinciales , *du moment où elle a commencé d'être connue.*

LXV.

Certaines maladies sont propres au jeune âge , quelques autres à l'âge mûr , et la vieillesse est également affectée de maladies qu'il est rare d'observer dans l'enfance , ou lorsque l'homme est dans toute sa force ; mais il ne s'en suit pas néanmoins que les maladies qui atteignent plus ordinairement un âge ne puissent par fois attaquer de même les autres âges : à toutes les époques de la vie de l'homme tous les organes peuvent être altérés , non pas tous à la fois , la vie s'éteindrait ; mais en d'autres termes , *toutes les maladies peuvent survenir à tous les âges* ; l'embryon même peut avoir des phlegmasies viscérales , lorsqu'il est assez avancé pour que les organes soient suffisamment développés. Ce que nous avons dit de la marche plus ou moins active des maladies , par rapport aux divers organes vivant plus ou moins activement , n'est pas moins applicable aux âges ainsi qu'aux tempéramens ; une maladie paraîtra très-aiguë chez l'enfant ; elle traînera , au contraire , en longueur et semblera chronique chez le vieillard : règle générale , plus on est en bas âge , moins l'état chronique se prononce , et il en est de même lorsqu'une inflammation siège sur un organe jouissant d'une vie très-active. Disons que si les enfans guérissent vite , ils meurent aussi très-promptement : les symptômes sont toujours très-prononcés chez eux , et il y a moins à se tromper sur leur valeur.

LXVI.

Les organes les plus actifs , qui jouissent d'une plus grande vitalité , sont le plus souvent atteints d'inflammation : il y a plus près d'une irritation physiologique très-prononcée que d'une moindre irritation à la surirritation : l'excitation nouvelle , surajoutée par un agent extérieur , ne se fait presque point sentir sur les tissus blancs , qui sont à peine pourvus de vaisseaux sanguins et de nerfs. Chez les premiers , la résolution de la maladie a ordinairement lieu beaucoup plus promptement ; mais aussi la destruction , la désorganisation s'opère-t-elle avec la même rapidité : la *médecine expectante* serait donc funeste dans ces cas ; il faut agir , mais agir en bon physiologiste.

LXVII.

Les viscères susmentionnés (XLV), la peau , les muqueuses , enfin les organes affectés à la vision et à l'audition se trouvent plus fréquemment malades que les autres , parce qu'ils jouissent d'une activité plus grande , et cette activité n'a lieu que parce qu'ils sont sans cesse en relation avec les agens physiques. Ce sont ceux sur lesquels surtout il est plus facile d'étudier les sympathies : celles-ci sont muettes dans les organes plus cachés , de l'économie , ou du moins restent inaperçues à nos sens dans l'état normal , tant elles sont peu prononcées ; cependant la douleur les réveille , et le calcul de l'analogie nous prouve que les anomalies seules ne les déterminent pas , elles ne font qu'augmenter leur intensité : encore une fois , il n'y a de différence que du plus au moins. Parmi les sympathies , il y en a de *directes* , d'autres sont *indirectes* , c'est à dire que cette association , ce *consensus* , ont lieu par des rapports de *continuité* ou par des rapports de *contiguité* des tissus élémentaires organiques. Partant de ces connaissances , disons :

LXVIII.

Un organe principal , étant primitivement altéré , communique sa douleur à celui avec lequel il est le plus en relation , soit de communication immédiate , soit au moyen d'un tissu commun qui les lie en se distribuant à l'un comme à l'autre , comme le tissu cellulaire , le système capillaire sanguin ou le nerveux ; enfin , par relation fonctionnelle , la stimulation peut se communiquer d'un organe à l'autre , exemple : les muqueuses gastro-intestinales , pulmonaires , vésicales avec la peau , et celle-ci avec les séreuses articulaires , thoraciques et abdominales. D'autres explications , qu'il serait trop long de présenter ici , pourront être données verbalement en soutenant ces propositions.

LXIX.

Ces considérations nous conduisent à parler des maladies simples et locales , ainsi que des maladies compliquées et générales ; des maladies *primitives* , ainsi que des maladies *consécutives* ou secondaires , et qu'on nomme encore *symptomatiques* ou *sympathiques*. Après ces données , il est indispensable de se rappeler cette sublime loi physiologique d'HIPPOCRATE, *duobus doloribus*, etc. , pour être bien convaincu , et la pratique le confirme , que , lorsque le développement de l'affection secondaire est encore favorisé par un agent exciteur nouveau , cette dernière devient prédominante au point , non-seulement d'obscurcir pour le moment la première , mais même de la faire disparaître pour toujours : on conçoit dès-lors que la nouvelle action physiologico-pathologique doit être ou favorisée par l'homme de l'art , ou empêchée , suivant qu'elle s'effectue sur un organe plus ou moins important. C'est le cas , dans les circonstances funestes , de faire la médecine des symptômes. Dans les circonstances contraires , la révulsion , qui trouve ici ses bases , doit être mise en pratique. Cependant , tant que les affections secondaires ne sont pas devenues prédominantes et idiopathiques , il faut songer sans cesse à l'affection primitive.

LXX.

C'est une erreur de croire qu'il n'y a que cinq sens. Chaque organe sent à sa manière, il exerce son propre sens, mais tous ne sont pas également manifestes ; ou bien, si l'on veut encore, il n'y a, à proprement parler, qu'un seul sens, qui se trouve modifié suivant l'organe qui l'exerce : c'est le *tact* ou l'*impressibilité*. Les végétaux en sont pourvus comme les animaux. Nous irons même plus loin : les corps qu'on est dans l'habitude d'appeler *inorganiques*, partageant la vie générale de la nature, sont par cela même impressionnables ; l'action de la pile voltaïque nous en donne l'exemple, et quelques-uns de nos grands physiologistes et physiciens ne sont pas éloignés de croire qu'il sera démontré un jour que tous les corps, dits *bruts*, sont organisés et jouissent de la vie, bien qu'insensiblement pour nos sens, auxquels il n'est pas donné de dévoiler tous les secrets du Créateur.

LXXI.

Les saignées, tant locales que générales, sont souvent d'urgence dans des cas d'accouchemens difficiles, avant, pendant et à la suite du travail. Le célèbre *Puzos* fit toujours un sage emploi de celle du bras, et *Morisot-Deslandes* se conduisit, dans sa pratique, avec autant d'adresse, en traitant les femmes enceintes, lorsqu'elles éprouvent quelques symptômes d'altérations cérébrales, thoraciques ou abdominales. Ils disaient que pour faire de bonnes couches la femme grosse ne doit point négliger la saignée, les lavemens, les bains généraux fréquens, et surtout la température. Mais beaucoup de personnes ne veulent pas écouter la voix de l'expérience, et pensent pouvoir se passer de la saignée pour une femme dans cet état, sous le vain prétexte qu'on lui a déjà pratiqué une, deux ou même trois fois cette opération. Qu'importe qu'elle l'ait été six fois et même dix, si l'indication s'y trouve encore ! Mais, malheureusement beaucoup de

praticiens encore, ne sachant pas saisir cette indication, font des saignées incomplètes et nuisent, par leur timidité, souvent plus que s'ils n'ordonnaient pas une seule fois la saignée ! Ainsi, dans les cas de maladies inflammatoires un peu graves, chez les femmes enceintes, il ne suffit pas de faire une saignée ou une simple application de sangsues ; il faut saigner jusqu'à extinction de la maladie, mais savoir s'arrêter à propos, si l'on veut prévenir un transport vers le péritoine, une fièvre de lait mortelle. Les femmes enceintes doivent, au reste, faire abstinence du café et des liqueurs échauffantes ; elles doivent être libres d'agir et de reposer comme elles l'entendront, pourvu qu'elles n'éprouvent point de trop fortes secousses.

Lorsque dans le travail de l'accouchement une partie du cordon ombilical est sortie hors de la vulve et au-devant de la tête, que ce cordon se trouve surtout comprimé entre celle-ci et les os du bassin, il ne faut point hésiter à couper ce cordon ; et non pas, d'après certains préceptes surannés, s'efforcer à le rentrer : d'après ces manœuvres, l'on risque de changer une bonne position pour une mauvaise, et rendre un accouchement laborieux, de facile et naturel qu'il était. Cette circonstance s'est offerte trois fois dans ma pratique de douze ans, et je n'ai eu qu'à me louer d'une semblable conduite.

LXXII.

Un grand nombre de maladies, que quelques personnes croient contagieuses, ne le sont pas réellement : telles sont le scorbut, la dysenterie, le typhus, la peste, la fièvre jaune, le choléra-morbus, les fièvres ordinaires qui présentent un mauvais caractère de prétendue putridité ; enfin les scrophules ou écrouelles, les dartres et la teigne ou dartres du cuir chevelu. Ces maladies sont déterminées par des causes spéciales, mais qui ne sont qu'accidentelles ou efficientes comme les causes des autres maladies : ce sont des infections. Lorsque les maladies générales, dites *contagieuses*, sévissent sur beaucoup d'individus à la fois, c'est qu'ils sont tous placés dans les mêmes conditions.

DES PHÉNOMÈNES ET DU TRAITEMENT DES MALADIES.

LXXIII.

Ce qui est un sujet de sécurité pour le médecin ignorant, le médecin éclairé s'en inquiète souvent davantage. Dans le délire, par exemple, celui-ci saura que les forces, d'abord concentrées vers le cerveau, s'irradient ou se partagent dans les autres organes, les muscles locomoteurs, moins essentiels à la vie; tandis qu'il n'est que trop persuadé qu'elles persistent dans la centralisation de la tête lorsqu'il y a assoupissement. Les convulsions sont encore moins funestes que la paralysie. Ce dernier état et l'état comateux présentent une faiblesse générale; c'est pourquoi les médecins peu clairvoyans, qui se dirigent d'après les vieilles théories, craignent la saignée: il y a cependant un temps de la maladie où cette opération serait mortelle; ce raisonnement doit s'appliquer aux cas d'asphyxies. Mais repousser ce moyen, parce que le pouls est filiforme ou qu'il ne présente pas un caractère semblable à celui du phlegmon, c'est une faute grave: plus les forces sont, au contraire, abattues, dans les cas de phlegmasies viscérales intenses où elles sont concentrées, et plus il est urgent de pratiquer des émissions sanguines. La phlébotomie convient mieux pour les inflammations des organes parenchymateux: il importe peu qu'elle soit pratiquée au bras, au pied ou partout ailleurs; l'expérience ne confirme pas l'importance qu'on attache au lieu de nécessité. Au contraire, la saignée des capillaires, au moyen de sangsues et ventouses, est préférable dans les cas de phlegmasies membraneuses; pour la peau, les membranes muqueuses et séreuses, par exemple.

LXXIV.

On a trop multiplié les espèces de pouls. Dans les affections du cerveau, il n'y a presque pas de changement sensible dans la circu-

lation générale. Cette proposition fera jeter les hauts cris, on me prendra pour un ignorant peut-être; mais j'en appelle à l'attention de l'observateur philosophe. Les principales divisions du pouls sont bien offertes par M. le docteur *Rostan*, dans sa Clinique; les autres espèces ne sont que de pures hypothèses inventées par l'imagination de quelques médecins qui ont traité ce sujet, d'après les principes qui nous viennent des plus grands *stationnaires* de la terre, des Chinois enfin, qui ont excellé en minuties visionnaires sur le pouls. Les jeunes médecins, au début de leur pratique, se trouvent fort embarrassés lorsqu'ils s'attachent trop à tant de détails, et se voient ainsi dans l'incertitude de ce qu'il faut penser et de ce qu'il faut faire; ils ne peuvent agir sans être incertains de ce qu'il convient de faire.

LXXV.

Les pédiluves conviennent peu dans les affections cérébrales un peu intenses. C'est encore une absurdité, s'écriera-t-on peut-être: j'en appelle à mes savans juges, s'ils n'ont pas vu dans leur pratique des résultats conformes à cette théorie; si la révulsion produit une excitation moindre que celle qu'on cherche à enlever, l'irritation artificielle ajoute à celle qui constitue la maladie, loin de la faire disparaître; on double ainsi le mal. Il faut donc des révulsifs plus énergiques; et pour mieux assurer l'efficacité de ce moyen, ne l'employer qu'après les déplétions sanguines.

LXXVI.

J'ai vu plusieurs médecins d'un âge mûr, qui passaient pour être fort instruits, se méprendre sur le caractère du pouls et de la coloration de la face dans les cas de *pneumonite* et de *gastrite*; ils étaient désolés de ne savoir à quoi attribuer la suffocation, le frisson, la douleur pongitive, le son mat, l'expectoration de mucosités striées de sang, l'impossibilité du décubitus, etc.; ce ne peut être une pé-

ripneumonie, disaient-ils, attendu que le teint des pommettes et l'élévation du pouls ne l'annoncent point ! Ils n'osaient prescrire la saignée, à cause de l'abattement, de la prostration des forces et d'un pouls déprimé ; ils se hasardaient toutefois d'ordonner une petite saignée de quatre onces. Le soir, les accidens sont formidables ; le médecin apprend que c'est surtout depuis la *maudite* saignée qu'ils se sont accrus, et il ne manque pas de condamner cette opération. Ces praticiens ont raison ; mais qu'ils apprennent que deux ou trois larges saignées de cinq à six palettes chacune, et rapprochées l'une de l'autre, peuvent faire disparaître tous les accidens, faire développer le pouls et renaître la couleur et la chaleur moite de la peau, relever les forces générales, faciliter la respiration et permettre au malade de se coucher aussi-bien sur un côté que sur l'autre ; tout cela, en diminuant ou faisant même presque entièrement disparaître la congestion sanguine, que les saignées incomplètes augmentent toujours. Il en est de même pour l'inflammation de l'estomac : mieux vaut donc ne rien faire, ne point appliquer aucune ventouse, ni sangsues, que de les conseiller en petit nombre ; et ce que nous disons pour ces maladies n'est pas moins applicable à l'ophthalmite violente, à l'angine, etc. ; mais dans l'aménorrhée, l'on saura appliquer judicieusement six à huit sangsues à la vulve pour attirer la fluxion sanguine vers les parties voisines dans l'utérus, et l'on espère produire ailleurs par le même moyen un effet contraire. Ainsi donc, pour relever les forces abattues dans des accidens inflammatoires graves, ce sont de larges saignées et plusieurs fois réitérées, l'ingestion de liquides mucilagineux, l'abstinence de tout aliment solide, etc. En outre, les stimulans, les prétendus toniques, au lieu de corroborer le malade ne font qu'augmenter la faiblesse.

LXXXVII.

C'est un fait sur lequel M. le professeur *Broussais* s'est toujours fortement prononcé dans ses cours ; et il n'est pas indifférent, je pense,

de rapporter ce qu'il en dit dans ses ouvrages. « Les *fortifiants* ne fortifient point quand la muqueuse des voies gastrites est trop irritable, et aucune convalescence n'apporte d'exception à cette grande loi. » (Histoire des Phleg. chron., 3^e éd., t. 2, p. 142.) « Les corroborans ou fortifiants ne sont tels que relativement à l'état de l'économie, qui en reçoit l'impression; de sorte que les fortifiants de la santé ne sont pas constamment les fortifiants de la maladie. C'est ainsi que le vin et les substances animales, qui fortifient un homme faible dont l'estomac n'est pas surexcité, débilitent à l'excès un sujet robuste attaqué d'une phlegmasie de ce viscère, tandis qu'il est restauré par une abondante ingestion de limonade, ou autre boisson acidule ou mucilagineuse. La saignée qui affaiblit celui dont les forces ne sont point en excès, devient un corroborant des plus énergiques pour un homme abattu par une violente péripneumonie. » (Deuxième examen des syst. de nos. (1821), t. 1^{er}, p. 142.)

LXXVIII.

Il en est de même pour l'administration de toutes les substances pharmaceutiques; rien n'est déterminé d'une manière absolue en thérapeutique : deux personnes ayant la même maladie, nous disait dans ses Leçons orales le même professeur, peuvent être guéries par des moyens opposés; les toniques peuvent même convenir à la plus forte; on peut donc essayer l'un et l'autre genre de moyens : s'il survient du malaise et qu'il persiste, on ne le continuera pas. Il faut donc s'habituer de bonne heure à considérer les organes en rapport avec les agens qui les modifient; c'est le plus sûr moyen qui puisse guider le médecin. Un auteur distingué de son école traite ce sujet avec non moins d'habileté. « Il importe, dit M. *Bégin*, de proportionner les doses des substances stimulantes employées à la susceptibilité du sujet, ainsi qu'à l'état présent des organes qui supportent l'action médicamenteuse. Dans les cas douteux, on doit toujours commencer par de faibles quantités, afin de ne faire, au moins, si

l'on se trompe, que le plus petit mal possible. » (Tr. de thér., p. 499.) Voilà vraiment les meilleurs formulaires.

LXXIX.

Pour le traitement des maladies en général, il faut chercher à combattre le plus promptement possible les causes, si l'on veut faire cesser les effets; pour cela il faut avoir recours à l'hygiène, qui nous les indique. L'application de l'hygiène est toujours le meilleur et le plus sûr moyen de traiter les altérations de nos organes, comme de conserver leur rythme habituel. Les deux meilleurs agens se trouvent dans la classe des *circumfusa* et des *ingesta*: d'abord l'air; il faut choisir sa qualité. Mais l'eau, surtout l'eau simple à tous les degrés de température, soit à l'extérieur ou à l'intérieur, et à proportions gardées selon les circonstances; l'eau, non surchargée de produits médicamenteux, possède des propriétés incroyables pour beaucoup de personnes qui sont portées à les attribuer aux plantes ou à d'autres remèdes. Ce n'est point que je m'abuse sur les effets inattendus que j'en ai retiré depuis une dizaine d'années dans la pratique chirurgicale et dans le traitement des maladies internes, telles que les bronchites aiguës et chroniques, les pneumonites, les pleurites, les gastrites, les cystites, etc., et également sur les diverses nuances. Je ne suis pas non plus enthousiaste des belles descriptions que j'ai lues sur le deutoxyde d'hydrogène, dans les divers articles de chimie, d'histoire naturelle ou d'économie domestique, etc.; et je suis loin de dire que l'eau simple puisse suppléer à tous les autres moyens thérapeutiques; mais je ne crois pas trop avancer en disant qu'il est le plus puissant et le plus efficace dans la plupart des circonstances, même graves.

LXXX.

Dans tous les cas d'affections inflammatoires, non-seulement la diète convient, mais souvent, et même pour des états chroniques,

souvent il convient d'ordonner l'abstinence , mais l'abstinence absolue, même des boissons liquides , même l'eau simple. Il est des cas qu'il faut savoir apprécier , où il est indispensable pour le salut du malade de laisser son estomac dans un repos absolu pendant deux , trois et quelquefois quatre jours , ou même plus long-temps. J'ai remarqué qu'il fallait surtout agir ainsi dans le cas de gastrite subaiguë provoquée par le remède , ou , pour parler plus exactement , par le *poison* du trop fameux *Leroy*.

Madame Pax , riche et honnête propriétaire de Sarrinsming , village à une lieue de Sarreguemines , où je me trouvais , en 1824, en garnison avec le 6^e. de hussards ; avait une suppression menstruelle depuis six mois , et souffrait beaucoup de l'estomac et des membres ; du reste , jeune , belle et bien constituée. Elle prit , suivant les conseils d'une personne qui disait s'en être bien trouvée , de ce vomipurgatif tant prôné naguère en France ; mais madame Pax ne put achever sa septième bouteille. Chaque cuillerée lui mettait *le feu dans le corps* ; *c'était un brasier ardent* qu'elle sentait à l'estomac : telles étaient les propres expressions de la malade. Je la vis , pour la première fois , le 24 avril de la même année. Elle était sur son séant , se courbant en avant , sans pouvoir rester ni couchée ni levée , éprouvant des douleurs horribles , comme si un fer incandescent froissait les parois de l'estomac. Augmentation de température à l'épigastre , décoloration de la face , traits tirillés , grincement des dents , n'osant pas faire le moindre mouvement , dans la crainte , disait-elle , d'*agiter le brassier contenu dans son estomac*. Le pouls était sensible , mais très-tendu et vibrant , nullement déprimé , point d'irrégularité ; enfin , il me semblait ne pas aller au-delà de cent pulsations. (Le sujet était d'une petite stature.) Cet état du pouls me fit concevoir quelques chances de succès , bien que la malade désespérât de son salut ; son mari , le curé , tous ses parens et le village entier regardaient madame Pax comme entièrement perdue. Enfin , resté une heure auprès du lit de la malade à ne m'occuper que de son état , à bien l'examiner , l'interroger , à lui expliquer ce qu'elle éprouvait et ce qui lui

était arrivé avant qu'elle ne m'en eût informé, et cela avec tout l'accent de l'intérêt le plus vif, qui me touchait réellement, pour soulager ses souffrances : telle était la conduite qui me gagna bientôt la confiance de la malade, décidée à tout faire, à m'obéir exactement, pourvu, disait-elle, que je ne lui ordonnasse ni vin, ni drogues fortes, ni rien de lourd pour son estomac. Je lui demandai quinze jours pour qu'elle éprouve du soulagement et qu'elle puisse se coucher ou se lever ; un mois pour qu'elle puisse dormir, digérer des alimens légers ; trois mois pour qu'elle soit bien, et six mois pour une guérison entière. Ce ne fut que deux jours après qu'elle ajouta foi à ces promesses, parce que je passai ce temps à des tâtonnemens et des demi-mesures. Cependant les boissons légèrement acides, les gommeuses et mucilagineuses, loin de soulager, fatiguaient beaucoup et augmentaient même singulièrement la douleur. Si je me fusse trouvé alors aussi avancé dans l'étude des *gastralgies*, si M. *Barras* eût pu me faire connaître son opinion alors, il est fort possible que j'eusse commis la méprise ; mais, me rappelant les préceptes reçus du premier professeur du Val-de-Grâce, ils détruisirent mes illusions, et l'expérience m'apprit à dissiper le prestige des théories insensées : je persévérerai donc à agir toujours d'après les principes de la doctrine physiologique. Je mis la malade à la diète absolue, et je lui fis observer entièrement l'abstinence de toute boisson, quelque légère que ce soit, et cela pendant trois jours. Le second jour, on lui appliqua douze sangsues à l'épigastre ; je n'osai en prescrire un plus grand nombre, ne pouvant me promettre d'enlever l'inflammation d'emblée, sauf à y revenir. Deux bains généraux le jour et le lendemain des sangsues : grand soulagement ; la flanelle trempée dans la décoction de graine de lin et la racine de guimauve, les demi-lavemens, soulagent. Le quatrième jour, madame Pax ne peut supporter qu'une sorte de boisson ; c'est l'eau dégourdie, dans laquelle je fis bouillir seulement une pincée de graine de lin : plus froide ou plus chaude, ou tiède sucrée, l'eau ordinaire ne pouvait pas mieux passer que l'eau gommée édulcorée avec le sirop, l'eau de chiendent, de guimauve, de bouillon-blanc,

ou le petit-lait , que nous avons déjà essayé. Enfin les grands bains tièdes dans une cuve furent pris chaque jour , et , le septième , une seconde application de douze sangsues également *sur l'épigastre* provoqua l'écoulement des règles , que madame Pax n'avait point eues depuis près de sept mois. Six semaines de ce traitement ont suffi pour le parfait rétablissement de sa santé , et , pendant deux ans que j'ai pu voir madame Pax , j'ai appris que le flux menstruel était toujours régulièrement arrivé à époques fixes.

LXXXI.

Ce n'est pas la seule fois que nous avons été appelé à réparer des fautes que des médecins d'un système suranné avaient commises chez des femmes dont les règles avaient été supprimées ! N'ayant que la matrice en vue , ils ne considèrent point les autres organes , et administrent contre une aménorrhée des drogues très-échauffantes connues sous le nom d'*emménagogues* , bien que souvent ces agens énergiques portent plutôt leur influence sur un autre point que l'utérus , sur un estomac quelquefois brûlant , par exemple. Ainsi donc , dans des cas semblables , pour agir rationnellement , il faut diriger le traitement vers l'organe primitivement affecté ; le plus ordinairement c'est la *gastro-entérite*. Si cette maladie est observée presque toujours par les médecins physiologistes , certes , ce n'est pas leur faute si des confrères antagonistes sont moins clairvoyans : nous observons les maladies par l'exploration de chaque organe en particulier , et nous les traitons convenablement , loin de les créer ou d'en inventer aucune. La *gastrite* est la plus commune , nous persistons à le dire et à répondre au reproche d'*exclusifs* , qu'on nous adresse journellement , par cet axiôme du maître : « Il faut être exclusif dans la vérité , il faut l'être surtout pour le bien de l'humanité ! . . . »

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Cùm morbus in vigore fuerit , tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect. 1 , aph. 8.*

II.

Senes facillimè jejunium ferunt ; secundò ætate consistentes ; minimè adolescentes ; omnium minimè pueri ; ex his autem , qui inter ipsos sunt alacriores. *Ibid. , aph. 13.*

III.

Ubi cibus præter naturam copiosior ingressus fuerit , id morbum creat. Ostendi autem sanatio. *Sect. 2 , aph. 17.*

IV.

A morbo bellè comedenti nihil proficere corpus, malum est. *Ibid. , aph. 31.*

V.

Apoplectici autem fiunt maximè , ætate ab anno quadragésimo usque ad sexagesimum. *Sect. 6 , aph. 57.*

VI.

In morbis acutis , extremarum partium frigus , malum. *Sect. 7 , aph. 1.*